Document generated on 07/18/2025 7:13 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

Hollywood et Cuba
La révolution plutôt que l'amour

Carlo Mandolini

Number 266, May–June 2010

Cinéma et propagande

URI: https://id.erudit.org/iderudit/63464ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Mandolini, C. (2010). Hollywood et Cuba : la révolution plutôt que l'amour. *Séquences*, (266), 28–28.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Hollywood et Cuba
La révolution plutôt que l'amour

Très tôt, le cinéma américain a montré et raconté Cuba. Mais entre la sympathie pour un mouvement romanesque et le refus d'afficher un appui trop marqué à la cause révolutionnaire, son regard sur ce pays a toujours été un peu ambigu. Évocation d'une valse-hésitation où le sentiment amoureux a tenté, sans grand succès, d'avoir le dessus sur la ferveur révolutionnaire.

Carlo Mandolini

Les premiers films américains ont d'abord raconté Cuba dans un contexte de conflit hispano-américain (quelques actualités à la fin des années 1890, notamment à propos de l'attaque contre le *USS Maine*). Puis, et cela peut surprendre, ce sont les mouvements de gauche qui sont louangés (l'exceptionnel **We Were Strangers** de John Huston ou le très étrange **Assault of the Cuban Rebel Girls** de Barry Mahon).

Mais à la suite des crises des années 60, le temps est maintenant à l'affrontement. Oublions les obscures tentatives de renversement de Castro proposées par les encore plus obscurs **We Shall Return** (Philip S. Goodman, 1962) et **Night Train to Mundo Fine** (Coleman Francis, 1966) et arrêtons-nous un instant sur **Topaz** (Alfred Hitchcock, 1969). Hitchcock propose ici un regard dans un premier temps très caricatural du régime de Castro. Dans la scène à l'hôtel new-yorkais où s'est installée la délégation cubaine, des hommes barbus et corpulents, vêtus du classique uniforme militaire vert, fument des cigares, boivent de la bière et mangent des hamburgers au milieu d'une grande confusion. Mais lorsque l'action se déplace à Cuba, le portrait devient plus noir et Hitchcock montre de façon explicite que le régime n'hésite pas à aller jusqu'à la torture et au meurtre pour obtenir ce qu'il désire.

La maîtresse perdue

Mais ce film inaugure également un thème qui sera cher à Hollywood dans sa description du *problème cubain*, celui de la maîtresse perdue.

Dans **Topaz**, Juanita est une activiste qui cherche à renverser Castro. Elle est aussi la maîtresse de l'espion français André Devereaux, qui voudrait bien la ramener avec lui. Mais dans une déchirante scène d'adieux, elle lui dit qu'elle ne peut envisager de quitter son pays ni la cause pour laquelle elle est prête à mourir.

Il est fascinant de constater que cette même scène d'adieux reviendra, à quelques nuances près, dans les autres films *hollywoodiens* (la précision est importante) traitant de la révolution cubaine. Dans **Cuba** (Richard Lester, 1979), Sean Connery joue le rôle de Robert Dapes, un expert antiterrorisme venu aider Batista à mater la rébellion. En cours de route, Dapes constate que son employeur a mis en place un régime de corruption et de terreur et va jusqu'à exprimer certaines sympathies à l'endroit des révolutionnaires. Mais bien vite le film s'emploie à démontrer que les dérapages viennent aussi de la gauche et qu'en fait Cuba est victime des actions de factions rivales qui veulent le pouvoir plus que la démocratie.

Pays déchiré, donc, comme l'âme d'Alexandra, ancienne flamme de Dapes désormais mariée à un riche fainéant devenu la cible des révolutionnaires. Face à la rapide dégradation de la situation politique, Dapes supplie Alexandra de partir avec lui. Mais elle refuse courageusement, tenant à peu de choses près le discours de Juanita.

Cuba de Richard Lester

Dans **Havana** (Sidney Pollack, 1990), Jack Weil (Robert Redford) est un *gambler* professionnel américain venu à La Havane dans l'espoir de jouer le plus grand match de poker de sa vie. Mais c'est plutôt l'amour qu'il rencontrera, incarné par la belle Roberta (Lena Olin), épouse d'un leader révolutionnaire. C'est par amour pour elle que Jack quittera son monde artificiel et acceptera de s'enfoncer dans la réalité cubaine. Mais non pas pour combattre aux côtés des révolutionnaires, plutôt pour tenter de la convaincre de partir avec lui et de tourner le dos à cette révolution qui n'est pas la sienne (Roberta est européenne). Mais Jack, comme Devereaux et Dapes, devra se résigner à quitter seul le pays.

La scène de séparation entre Federico (Andy Garcia) et Aurora (Inés Sastre) dans **The Lost City** (Andy Garcia, 2005) est plus spectaculaire encore. Federico, ne pouvant accepter que la femme qu'il aime se donne corps et âme à la révolution (qui a décimé sa famille), viendra défier le Che et Castro (!) lors d'une réception dans l'espoir d'arracher Aurora de leurs griffes.

Dans plusieurs films hollywoodiens sur le soulèvement cubain, une tendance semble se dégager. La révolution cubaine est d'abord un enjeu sentimental puisque dans tous les cas étudiés la révolution empêche un couple de se former. La révolution est au mieux un caprice d'activistes, au pire une folie insensée qui tue indistinctement et qui, surtout, empêche la femme, symbole de la collectivité cubaine, d'être heureuse avec l'homme de sa vie (qui, individualiste, est toujours extérieur à *la cause*). Et peut-être surtout parce que, fait rare à Hollywood, l'homme termine le film seul, abandonné par une femme qui, d'une certaine façon, a préféré faire la révolution plutôt que l'amour.